

Les barbelés

James était très malin, toujours plus malin que les autres. Cependant, dans cette petite ville du Mississippi au taux de chômage affolant, il était difficile de trouver du travail quand on était noir, et encore plus quand on refusait de faire le larbin pour les Blancs.

C'est sans doute pour ça qu'il avait accepté de faire le chauffeur dans un cambriolage qui avait mal tourné. Un ancien employé qui venait d'être licencié leur avait indiqué le jour et l'heure de la semaine où le patron de la supérette allait déposer la recette à la banque. Mais ce salaud les avait ensuite dénoncés à son ancien patron dans l'espoir d'être réembauché. La police n'avait eu qu'à les cueillir.

Il avait écopé de cinq ans, mais ne songeait pas à se plaindre. Bradley et Tyson en avaient récolté dix pour avoir tiré sur les flics, même s'il n'y avait eu aucun blessé.

Tout aurait pu en rester là et il serait sorti au bout de cinq ans. Mais James était intelligent, très intelligent. Il avait tout le temps besoin de faire travailler son cerveau.

Il sortit de sa poche une bille de bois à peine plus grosse qu'une noix.

— Tu vois Teddy, cette bille de bois, c'est la chose la plus importante que je possède, c'est le seul souvenir qui me reste de mon père !

Nous étions en plein mois d'août et le soleil tapait sérieusement dans la cour de la prison. Teddy se rapprocha de James autant pour se mettre à l'ombre que pour regarder la bille de bois.

— Bah ! dis donc, ton vieux i' t'a vraiment pas laissé grand-chose !... Fais voir ; on dirait même qu'elle est à moitié bouffée ta bille de bois. I' crevait vraiment de faim ton vieux !

— Ferme-la, c'est pas mon vieux qui l'a bouffée !

— Pourtant on dirait bien des traces de dents un peu partout.

— C'est le dernier repas d'un castor !

Teddy écarquilla les yeux.

— Faut pas m' prendre pour un débile, moi, sinon j' t'en colle une.

— C'est pas des conneries : c'est le dernier repas d'un castor ; après il est mort. Crois-moi pas si tu veux. Pourtant j' te jure que c'est la vérité.

— Explique alors !

— Mon vieux a travaillé dans la Saskatchewan avec Cousteau. C'est au Canada. L'hiver i' peut faire -40°C.

— Abrège, tu veux ! On sait très bien que ton père n'a jamais été plus loin que le débit de boissons.

— C'est parce que tu l'as pas connu quand il était jeune. C'était quelqu'un quand il était jeune, un homme, un vrai !

Teddy éclata de rire.

— On a le même âge, et moi je ne l'ai jamais vu autrement que saoul.

— Pas avant que je naisse. Il s'était engagé dans les Marines pendant la guerre du Vietnam. C'est d'ailleurs pour ça qu'il a été embauché après sur la Calypso.

— Et quel rapport avec les castors ?

— J'y viens, mais me coupe pas tout le temps. Là-bas, en mission à la Saskatchewan, ils ont trouvé une famille de castors morte dans leur terrier. Les castors sont extrêmement malins, ce sont les meilleurs ingénieurs du règne animal. Ils font des tas de calculs et ne se trompent presque jamais. Ils savent à quelle profondeur doit être l'entrée de leur terrier pour ne pas être pris par la glace en hiver. Eh bien, malgré leur génie naturel, il arrive qu'ils se trompent. Ainsi cette famille a été prise par les glaces. Le froid a été si intense qu'il a gelé jusqu'au fond, et comme le fond était rocheux ils n'ont pas pu passer pour atteindre leur garde-manger.

— Ça hiberne pas un castor ? demanda Teddy.

— Mais non, ils doivent se nourrir pendant toute la durée de l'hiver. C'est pour ça qu'ils sont morts de faim. Et comme ils n'avaient plus rien à manger, ils ont fini par manger leur maison de l'intérieur, par ronger les murs. Et cette bille de bois, c'est tout ce qui reste de leur dernier repas.

— Bon d'accord, j' te crois. Mais à quoi ça te sert de garder ça ?

— Une simple erreur de construction a fait de leur maison une tombe. Eh bien, je me dis souvent que c'est pareil pour les hommes. On se croit toujours super doués, on est comme les castors, de grands ingénieurs, on croit toujours tout maîtriser, et puis un jour c'est la catastrophe : une centrale nucléaire explose. Pourtant on avait tout calculé. Reste plus qu'à espérer qu'on ne fasse pas de la planète notre tombe.

— T'es plutôt pessimiste comme mec !

— Non, réaliste !

— Alors c'est pour ça que tu gardes ce morceau de bois ?

— Ouais, pour me rappeler qu'on n'est jamais assez prudent, que même le mec le plus intelligent oublie toujours quelque chose.

Un coup de sifflet retentit et les prisonniers regagnèrent peu à peu leurs cellules. Tout en discutant avec Teddy, James n'avait eu de cesse d'observer minutieusement tout ce qui se passait dans la cour de la prison. Tout au fond de la cour, une équipe d'ouvriers travaillait au remplacement des barbelés. Ils étaient là depuis trois jours et garaient toujours leur camionnette au même endroit. En observant leur progression Teddy avait calculé qu'il leur faudrait environ quinze jours pour remplacer l'enceinte entière de barbelés. Une idée avait alors germé dans son esprit : sauter par-dessus l'enceinte de barbelés à partir du toit de la camionnette. Il était très athlétique et cela ne lui poserait pas trop de problèmes. Même s'il se coupait un peu sur ces barbelés tranchants comme des rasoirs, il n'en

mourrait pas. Et puis avec un peu de chance il pourrait même réussir à les franchir sans se blesser. Il ne lui restait plus qu'à étudier avec soin le minutage.

James roulait la bille de bois entre ses doigts tout en affichant un sourire de satisfaction. Tout d'abord il me faudra un complice qui détournera l'attention du gardien pendant que je courrai jusqu'à la camionnette. L'affaire d'une dizaine de secondes, rien de plus facile pour Teddy avec son bagout qui n'en finit jamais. Ensuite le Mississippi. Il faut que j'appelle Serena et lui dire de louer un bateau à moteur. Il faudra qu'elle m'attende en contrebas à une centaine de mètres. Après, à nous la liberté et les parties de jambes en l'air !

James se sentait tout excité d'avoir conçu un tel plan. Il se disait que son plan était génial, justement parce qu'il n'avait pas eu besoin d'échafauder tout un tas de plans. Tout lui était venu tout seul, presque spontanément, comme une révélation, comme si le bon dieu était venu le visiter et lui avait dit : Voilà James, regarde ce que le Seigneur a conçu pour toi, obéis et demain tu seras libre, au Paradis dans les bras de Serena... Pour sûr, c'était vraiment un plan génial, le Seigneur lui avait ouvert les yeux et montré la Voie ! Alléluia !

James tournait toujours entre ses doigts la bille de bois du castor, la bille de bois de son dernier repas.

Peut-être que c'est ça qui t'aura manqué... un Seigneur pour te guider, se dit-il en pensant au castor. Il cessa un instant de tourner la bille de bois. C'est curieux, se dit-il, j'ai lu quelque part qu'il y avait plus de sept millions d'espèces animales et nous sommes la seule qui ait conscience de notre Seigneur. Pour sept millions moins une le Seigneur n'existe pas. Ça fout le vertige ! C'est encore bien plus flippant que le silence éternel des espaces infinis !... Allons ! Arrête de réfléchir, sinon tu vas te mettre à douter !...

...

L'heure H approchait. James avait pu se procurer un portable et entrer en contact avec Serena. Elle avait loué un bateau à moteur sous un faux nom et devait déjà être en train de l'attendre sur la berge du fleuve. Il essayait de se calmer mais sentait bien qu'il était nerveux. Il n'arrêtait pas de rouler la bille de bois entre ses doigts. Il la faisait tourner avec son pouce. De temps en temps il l'enserrait fortement dans son poing, comme pour se calmer, pour libérer de l'énergie.

Teddy aussi était prêt. Il s'était procuré un jeu de cartes avec des photos de femmes à poil. Il savait que le gros gardien libidineux en raffolait. Capturer son attention serait un jeu d'enfant. Il essaierait de le troquer contre deux paquets de cigarettes.

...

À l'heure H, James s'élança comme un fou. Il ne dut pas mettre beaucoup plus de dix secondes pour courir la centaine de mètres qui le séparait de la camionnette.

Il grimpa très facilement sur le toit, prit son élan et sauta. Il ressentit une très vive douleur à la cuisse, comme si quelque chose venait de lui arracher un morceau de chair. Mais il n'avait entendu aucune détonation. Malgré la douleur, il courut aussi vite qu'il put jusqu'au bateau. Déjà les sirènes hurlaient tandis que des appels au calme étaient lancés par haut-parleur.

Serena démarra en trombe et les abords du pénitencier furent bientôt hors de vue. James se tenait la cuisse, il perdait beaucoup de sang. Il arracha la manche d'une chemise qui traînait au fond du bateau et se fit un garrot. La plaie n'était pas belle. On aurait dit qu'un chien lui avait arraché un morceau de chair. Il n'arrivait pas à comprendre comment il avait pu se blesser ainsi sur les barbelés.

Serena ralentit enfin, se dirigea vers la berge et voulut couper le moteur.

— Non ! lui dit James, c'est pas ce que nous avons prévu. Tu retournes tout de suite à ton travail. Il ne faut pas qu'on puisse te soupçonner !

— Montre-moi ta blessure que je vois !

— Non ! fous le camp ! Ramène tout de suite le bateau et retourne travailler !

— Montre-moi d'abord ta blessure !

— C'est pas la peine ! Tu vois bien que je ne saigne déjà plus ! Je te le dis : casse-toi ! On ne doit prendre aucun risque !

Elle l'embrassa, puis démarra en trombe.

Il se dit qu'il avait été vache quand même de lui parler comme ça. Mais il savait aussi que s'il ne l'avait pas fait, elle ne serait jamais repartie. Il n'avait même pas eu le temps non plus de lui dire qu'il l'avait trouvé super sexy en blonde. Où avait-elle donc acheté cette perruque ? Il espérait qu'elle ne la jetterait pas ; il avait toujours rêvé de faire l'amour à une blonde.

James avait prévu de gagner l'état voisin où il lui serait plus facile de se faire oublier. Un vieil oncle un peu marginal habitait une maison en partie délabrée qui avait appartenu autrefois à de riches planteurs blancs. Elle était grande et il pourrait s'y cacher facilement. Dans quelques mois il ferait venir Serena.

Toutefois, il n'était pas sûr que son plan allait pouvoir se réaliser comme prévu. Il y avait un hic : sa blessure à la cuisse. Quelque chose lui disait qu'il ne pourrait jamais parcourir la centaine de kilomètres qui le séparait de la propriété de son oncle dans l'état où il se trouvait. Il venait de traverser un champ de coton et il se sentait déjà épuisé. Tout autour de lui, il n'y avait maintenant plus que des champs de soja. Le paysage se modifiait. Quand il était gosse il n'y en avait pas autant. Un de ses oncles avait voulu se lancer dans le soja, il répétait tout le temps que c'était l'avenir. Mais jamais personne n'avait voulu lui prêter d'argent. Qui fait confiance à un Noir ? Puis des Blancs étaient venus, on leur avait prêté de l'argent et ils avaient fait fortune.

James s'arrêta. Sa jambe lui faisait de plus en plus mal et il continuait à perdre du sang. Le Mississippi avait de grandes boucles et il apercevait à nouveau le fleuve. La chaleur était insupportable et son chapeau de paille troué bien insuffisant. Il se dirigea vers le fleuve pour y trouver un peu de fraîcheur. Ses pas le dirigèrent naturellement vers un grand chêne où il pourrait s'adosser.

Il n'était pas encore arrivé qu'il entendit un claquement sec et violent à la surface de l'eau, suivi d'un plongeon. Il reconnut immédiatement le signal d'alarme du castor qui vient frapper violemment la surface de l'eau avec sa queue, dès qu'il repère un intrus. Quand il arriva sur la berge, toute la petite famille avait disparu à l'intérieur de la hutte. Les castors sont surtout des animaux nocturnes, les modifications qu'ils apportent au paysage rendent leur présence facile à déceler, mais il faut souvent s'armer de patience pour les apercevoir.

James s'assit au pied du gros chêne. Il se sentait vraiment mal en point. Il avait perdu beaucoup de sang. Il n'arrivait vraiment pas à comprendre comment il avait pu se blesser ainsi, comment un barbelé avait pu lui faire un trou dans la jambe. Il s'était déjà coupé sur des *razor wire*, ces fameux barbelés à lames rasoirs, mais il n'avait jamais été mutilé ainsi.

James regretta d'un seul coup de ne pas avoir de portable. Il n'en avait pas voulu. Il n'avait pas voulu prendre le risque d'être tracé par la police. Mais maintenant il regrettait, il comprenait que cette précaution allait lui coûter la vie. Il tâtonna la poche de son jean et crut un instant avoir égaré son porte-bonheur. Mais non ! elle était bien là, la grosse bille de bois ! Il la sortit de sa poche et la porta à hauteur de son regard. Finalement, je me suis fait avoir comme un castor ! J'avais pourtant tout prévu, tout minuté à la perfection et tout s'est déroulé parfaitement comme je l'avais conçu...

De violents soubresauts l'agitèrent. Il sentait qu'il avait de la fièvre. Il ferma les yeux. Il les rouvrit presque aussitôt. Il ne voulait pas s'endormir car il savait qu'il ne se réveillerait jamais. Pendant dix minutes, peut-être plus, il lutta contre le sommeil, il ne voulait pas perdre conscience. Il s'efforçait à bouger ses doigts, à rouler la grosse bille de bois avec son pouce. Il sentait que sa main était collée au sol dans un mélange poisseux de terre et de sang. À un moment il n'eut plus assez de force pour retenir la grosse bille de bois, son pouce se relâcha et la bille roula dans l'eau. Il entendit un plouf. Ce fut le dernier bruit qu'il entendit jamais.

Quelques minutes plus tard, le silence étant revenu et tout danger écarté, toute la petite famille des castors ressortit de la hutte et se remit à vaquer à ses occupations.

...

Le lendemain, après la découverte du corps par des limiers lancés à la poursuite du fugitif, le shérif fouilla la cellule de James. Il n'y fit aucune découverte notable. Il remarqua juste un exemplaire daté de la veille du *Northeast Mississippi Daily Journal*.

— C'était un petit malin ce James, s'exclama-t-il, il calculait tout... Il est indéniable qu'il avait tout prévu, sauf une chose qui lui fut fatale...

— Pourquoi vous dites cela, chef ? le coupa son adjoint.

— Lis le journal et tu verras. Page quatre ou cinq.

L'adjoint ouvrit le journal à la page en question et lut : « La prison fait peau neuve... Un brillant ingénieur appelé à faire fortune avec cette invention vient d'inventer un nouveau barbelé, le *detainer wire* ou barbelé reteneur... » Son regard s'attarda sur les explications de l'ingénieur : « ... Avec les barbelés traditionnels un prisonnier qui s'évade ne sera que coupé, alors qu'avec celui-ci, grâce à son reteneur qui agit comme un hameçon, le prisonnier s'arrachera un morceau de chair en voulant se dégager. Il va alors perdre beaucoup de sang et il sera facile de le retrouver en le suivant à la trace... »

— Quand même, chef, vous ne trouvez pas qu'il faut avoir l'esprit bien tordu pour inventer des trucs pareils ?

— Tu l'as dit ! répondit simplement le shérif.

